



**HAL**  
open science

## Marx et Muir, lecture d'une rencontre fictive

Rémi Beau

► **To cite this version:**

Rémi Beau. Marx et Muir, lecture d'une rencontre fictive. *Raisons politiques*, 2023, N° 90 (2), pp.37-48. 10.3917/rai.090.0037 . hal-04329930

**HAL Id: hal-04329930**

**<https://hal.science/hal-04329930>**

Submitted on 7 Dec 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Marx et Muir, lecture d'une rencontre fictive

Rémi Beau (Sorbonne Université, UPEC, CNRS, IRD, INRA, Institut d'Écologie et des Sciences de l'Environnement de Paris)

Karl Marx n'a jamais rencontré John Muir. Expulsé de Paris, le premier gagne Londres en 1849, l'année même où la famille du jeune écossais décide de quitter l'Écosse pour rejoindre les États-Unis. L'écrivaine et militante Frances Moore Lappé et le philosophe Baird Callicott le savent bien lorsqu'ils intitulent un court texte : *Marx meets Muir. Toward a Synthesis of the Progressive Political and Ecological Visions*<sup>1</sup>. Publié en 1987, celui-ci dresse le bilan d'un peu plus d'une vingtaine d'années de déploiement de la pensée environnementale dans différentes disciplines académiques. Plus précisément, les deux auteurs reviennent avec lucidité sur les limites et le caractère relativement cloisonné des courants de pensée dans lesquels ils se reconnaissent respectivement et qu'ils désignent sous les appellations de « *political progressists* », d'un côté, et d'« *ecologists* » ou « *environmentalists* », de l'autre. En convoquant les figures de Marx et de Muir, ML&C entendent redonner une épaisseur historique au débat qui fait rage dans les années 1980 entre les approches sociocentrées de la crise environnementale et les défenseurs du dépassement de l'anthropocentrisme, qui appellent une transformation profonde dans les manières occidentales de penser et d'agir avec les animaux, les plantes ou les communautés biotiques. Ils suggèrent ainsi que dès le XIX<sup>ème</sup> siècle la question écologique se serait essentiellement formulée indépendamment de la question sociale, donnant naissance à une communauté intellectuelle autonome et dont les préoccupations centrales l'éloignaient des penseurs du social.

Pour un lecteur français, une telle analyse de la constitution du courant de pensée écologique ne manque pas d'étonner. L'écologie politique en France émane pour partie de courants marxistes hétérodoxes<sup>2</sup>. Et si le dialogue entre marxistes et écologistes fait état de désaccords théoriques, il n'y a rien d'incongru à imaginer la rencontre intellectuelle entre le penseur allemand et un représentant du courant écologiste. Pour mesurer le caractère insolite de l'expérience de pensée qui consiste à vouloir faire converser Marx et Muir, il faut rappeler la spécificité culturelle de l'environnementalisme états-unien au sein duquel l'idée de *wilderness* a joué un rôle structurant<sup>3</sup>. Pour le mouvement préservationniste, la nature sauvage incarnait le contrepoint de la société industrielle. Il n'y avait donc pas lieu de la penser au filtre de la question sociale, mais plutôt de se mettre en quête d'une voie d'accès non médié à la nature.

A quoi bon, dès lors, essayer de faire dialoguer des approches apparemment si étrangères l'une à l'autre ? Si le courant philosophique des éthiques environnementales qui se développe à partir des années 1970 reste attaché à l'héritage intellectuel du « préservationnisme », c'est sans doute qu'il ne retrouve pas dans les autres courants de pensée écologistes la même valorisation de la part non humaine du monde. Dans le même temps, plusieurs de ses représentants, parmi lesquels

---

<sup>1</sup> LAPPÉ Frances Moore et CALLICOTT J. Baird, « Marx meets Muir: Toward a Synthesis of the Progressive Political and Ecological Visions », *Tikkun*, vol. 2, n° 4, 1987, p. 16-21.

<sup>2</sup> LÖWY Michael, « Le marxisme d'André Gorz », *EcoRev'*, vol. 45, n° 2, 2017, p. 104-115.

<sup>3</sup> NASH Roberick, *Wilderness and the American Mind*, Yale U.P, 1971.

Baird Callicott, ne peuvent se satisfaire de l'indifférence à la question sociale qui caractériserait ces penseurs de la nature. C'est pourquoi ils invitent régulièrement à remettre l'ouvrage de l'articulation des questions sociale et écologique sur le métier de la pensée environnementale. Depuis mes recherches doctorales, ce texte de ML&C accompagne et aiguillonne ma réflexion. Non que sa profondeur conceptuelle exige une longue et patiente analyse, il ne s'agit pas d'un texte théorique. Son intérêt réside dans la manière dont l'expérience de pensée que constitue la rencontre entre Marx et Muir pointe en direction de trois moments décisifs pour la pensée environnementale qui, chacun, ont retenu mon attention. Sous cet angle, je voudrais revenir ici sur la dynamique que l'on peut associer à cette rencontre fictive en examinant successivement ses commencements, ses piétinements et ses ouvertures.

### **1. Marx et Muir (1849-1890) : commencements**

Témoins des transformations sociétales profondes causées par l'industrialisation au XIX<sup>ème</sup> siècle, Marx et Muir étudient ces bouleversements depuis des postes d'observation pour le moins différents. Berlin, Paris, Bruxelles, Londres, l'univers marxien est celui des grandes villes européennes. Arrivé aux Etats-Unis en 1849, Muir, de son côté, parcourut sa vie durant le continent américain, et plus largement le monde, à la recherche de paysages naturels grandioses : de la vallée de Yosemite au fleuve Amazone en passant par l'Alaska et la Chine. Depuis la ville, le premier analyse les effets du déploiement du capitalisme industriel sur les ouvriers et les classes populaires. Dans la *wilderness*, le second décrit des paysages naturels menacés par l'expansion des activités productives et touristiques. Les deux hommes prennent incontestablement pour cible prioritaire des objets distincts, la question sociale pour l'un, la question écologique pour l'autre. Mais peut-on affirmer, comme le suggèrent ML&C, que leurs trajectoires critiques se sont déployées de façon entièrement indépendante l'une de l'autre ?

Une première raison d'en douter se situe dans la littérature abondante qui s'est constituée depuis les années 1990 mettant en avant les considérations écologiques de Marx<sup>4</sup>. Quelle que soit l'importance donnée à ces réflexions dans l'œuvre générale par les interprètes, elles réfutent l'idée selon laquelle ce dernier n'aurait fait aucun cas de la question écologique dans son analyse critique du capitalisme. Mais c'est un deuxième doute qui retiendra ici notre attention. Peut-on affirmer que Muir, et derrière lui l'environnementalisme américain du XIX<sup>ème</sup> siècle, a développé sa réflexion sur la nécessité de préserver la nature à l'écart des enjeux politiques et économiques de son temps ? Si la préoccupation pour la sauvegarde de sites naturels peut sembler éloignée de la question sociale, la création des parcs nationaux répondait aussi pour leurs promoteurs à des attentes normatives visant les individus et la société. Elle s'insérait dans un projet de réforme sociale aux contours sans doute incertains, mais dont la dimension politique ne peut être entièrement niée. Ainsi, une première façon de répondre à l'invitation à penser sa rencontre avec Marx me semble être d'examiner plus attentivement le traitement par Muir de la question sociale.

Longtemps l'image de John Muir a été associée à celle du marcheur solitaire, asocial autant qu'apolitique, faisant figure de héros de la cause environnementale pour son rôle dans la création des parcs nationaux américains. Cette image a toutefois été écornée depuis quelques décennies.

---

<sup>4</sup> Voir parmi bien d'autres références, FOSTER John Bellamy, *Marx écologiste*, Éditions Amsterdam/Multitudes, 2011.

Ce fut d'abord à l'occasion du débat sur la *wilderness* qui fit rage dans les années 1980-1990 et mettait en avant les versants ethnocentristes et sexistes de la pensée préservationniste<sup>5</sup>. Plus récemment, Muir était accusé sans détour par l'ancien directeur du Sierra Club, Michael Brune, d'avoir porté dans ses écrits une idéologie raciste et suprémaciste, légitimant l'exclusion des populations amérindiennes des parcs nationaux<sup>6</sup>. L'âpreté de la polémique qui s'ensuivit au sein du courant environnemental a le mérite d'attirer l'attention sur la forte indétermination qui caractérise en définitive l'interprétation de la pensée politique de John Muir. Les critiques contemporaines, notamment féministes et post-coloniales, ont battu en brèche l'histoire « officielle » des héros de la cause environnementale. Mettant en avant les exclus de ce grand récit dépolitisant de la préservation de la nature, elles appellent à en briser les icônes, parmi lesquelles John Muir. Cette critique pourrait être l'occasion de s'interroger plus largement sur la pensée politique de Muir. Était-il un conservateur tant sur le plan social qu'écologique ou plutôt un réformateur radical ? En matière économique, était-il un libéral convaincu des vertus du marché et de la propriété privée ou un critique de la chrématistique et de l'individualisme possessif ? Pour l'historien Donald Worster, son biographe, il faut avant toute chose distinguer entre le positionnement du jeune Muir et celui qu'il développa à un âge plus avancé<sup>7</sup>. Selon lui, alors que dans sa jeunesse Muir était proche du réformisme social du courant transcendantaliste, sous l'influence des écrits d'Emerson et Thoreau, il aurait progressivement évolué vers une forme de pragmatisme politique qui le conduisit à rechercher des compromis et à nouer des alliances avec des personnages publics puissants.

Muir fait état à plusieurs reprises de sa dette intellectuelle à l'égard d'Emerson et de Thoreau, dont il découvre les textes à l'âge de 24 ans alors qu'il étudie à l'université du Wisconsin. Comme le souligne Worster, le jeune homme y puise l'idée qu'une relation nécessaire existe entre une forme d'égalitarisme radical entre les individus et la conduite d'une vie harmonieuse avec la nature. Il dénoncera régulièrement dans ses écrits l'avidité des « capitalistes<sup>8</sup> » ou les méfaits de la doctrine économique du « laissez-faire<sup>9</sup> ». L'appropriation d'espaces naturels ou de forêts par des particuliers lui semble marquer l'emprise croissante des intérêts égoïstes sur le territoire américain au détriment de la recherche du bien commun. En cela, les parcs nationaux peuvent bien apparaître, aux yeux de Muir, comme un levier de résistance face à l'expansion du capitalisme industriel. Dans cette optique, la constitution et la défense d'un domaine public dédié à la conservation de la nature est le cœur de sa vision politique. Les parcs nationaux doivent être des outils au service de la protection de la nature, mais aussi des moyens pour la réforme sociale. Riche ou pauvre, capitaliste ou ouvrier, pour Muir, celle-ci passe en effet avant toute chose par l'égalité d'accès à la nature sauvage. Il endosserait sur ce point l'individualisme de ses aînés transcendantalistes, un individualisme démocratique qui croit dans les capacités d'élévation

---

<sup>5</sup> CALLICOTT J. Baird et NELSON Michael P., *The Great New Wilderness Debate*, University of Georgia Press, 1998 ; NELSON Michael P. et CALLICOTT J. Baird, *The Wilderness Debate Rages on: Continuing the Great New Wilderness Debate*, University of Georgia Press, 2008 ; sur Muir, voir également MERCHANT Carolyn, « Shades of Darkness: Race and Environmental History », *Environmental History*, vol. 8, n° 3, 2003, p. 380-394.

<sup>6</sup> <https://www.theguardian.com/environment/2020/jul/23/john-muir-sierra-club-apologizes-for-racist-views>

<sup>7</sup> WORSTER Donald, *A Passion for Nature: The Life of John Muir*, Oxford University Press, 2008.

<sup>8</sup> MUIR John, « The American Forests », *John Muir: Nature Writings*, Library of America, 1997, p. 701-720.

<sup>9</sup> Voir sur ce point, MEYER John M., « Gifford Pinchot, John Muir, and the Boundaries of Politics in American Thought », *Polity*, vol. 30, n° 2, 1997, p. 267-284.

morale de chacun<sup>10</sup>. Pour guérir les maux d'une société minée, selon lui, par la quête de l'enrichissement individuel, il proposerait d'appliquer à tous, sans distinction de classe, un seul et même remède : la fréquentation de la nature.

Mais cette indistinction a son revers qui est de perdre de vue les conditions matérielles permettant de faire l'expérience de cette nature. En renvoyant dos-à-dos les citoyens d'une société où tous dormiraient, les riches endormis par leur fortune et les pauvres endormis par leur misère<sup>11</sup>, Muir éloigne la possibilité d'entrer en dialogue avec les théoriciens du social. Il ne se prononcera d'ailleurs jamais véritablement sur le conflit entre le travail et le capital qui polarise le XIX<sup>ème</sup> siècle. Il est pourtant le témoin des importantes grèves qui agitent alors les Etats-Unis et qu'Engels décrit dans la préface à l'édition américaine de *La situation de la classe laborieuse en Angleterre*<sup>12</sup>. Il évoque bien dans ses écrits la grève des ouvriers de l'usine Pullman en 1894, mais principalement pour souligner la difficulté de faire exister la cause des montagnes californiennes dans un tel contexte social<sup>13</sup>. Sans ignorer totalement les divisions de classe, et ayant lui-même fait l'expérience de la condition ouvrière à Indianapolis, il ne les envisage en définitive que comme des considérations secondaires du point de vue de la transformation sociale à laquelle il aspire. Cette distance à la question sociale ne fera que croître à mesure que son activité de « lobbyiste » s'intensifie. Sa volonté de préserver des espaces sauvages le conduira finalement à nouer des alliances avec ces « capitalistes » dont il critiquait les valeurs, comme Edward Harriman le directeur de l'Union Pacific Railroad<sup>14</sup>.

Dès lors, son positionnement donnait prise à une critique visant plus largement l'alliance objective qui commençait à se dessiner entre la classe la plus aisée et le mouvement préservationniste. Ce dernier donnerait en quelque sorte toute licence aux « capitalistes » d'exploiter les ressources naturelles du pays à condition d'œuvrer parallèlement à la protection de la nature dans quelques espaces réservés aux usages récréatifs ou spirituels. Alors qu'il semblait appeler à s'opposer à la logique productiviste qui guidait le déploiement du capitalisme industriel, le courant environnementaliste aurait, en définitive, adopté une posture compensatoire. Il s'agirait de contrebalancer les effets du développement industriel plutôt que d'en contester les principaux moteurs politiques et économiques<sup>15</sup>. En s'alliant avec les puissants, le mouvement aurait suivi la voie d'un élitisme de la nature et délaissé l'héritage démocratique légué par le transcendantalisme. Il aurait par là rendu impossible tout lien avec le mouvement ouvrier et avec la critique socialiste du capitalisme industriel. Les pas de Muir ne pouvaient plus le mener en direction de Marx.

En 1890, la création du parc national des Séquoias, soutenue activement par Muir, conduisit à l'expulsion d'une communauté utopique, qui avait vu le jour quelques années auparavant à

---

<sup>10</sup> Voir les travaux de Stanley Cavell sur la pensée d'Emerson, CAVELL Stanley, *Conditions nobles et ignobles: la constitution du perfectionnisme moral émersonien*, éditions de l'éclat, 1993.

<sup>11</sup> WORSTER Donald, *A Passion for Nature*, op. cit., p. 357.

<sup>12</sup> ENGELS Frederick, *The Condition of the Working-Class in England*, New York, J.W. Lovell Co, 1887.

<sup>13</sup> WORSTER Donald, *A Passion for Nature*, op. cit., p. 343.

<sup>14</sup> Voir l'éloge rédigé par Muir,

[https://vault.sierraclub.org/john\\_muir\\_exhibit/writings/edward\\_henry\\_harriman.aspx](https://vault.sierraclub.org/john_muir_exhibit/writings/edward_henry_harriman.aspx)

<sup>15</sup> Voir par exemple, BROCKINGTON Dan et DUFFY Rosaleen, *Capitalism and Conservation*, John Wiley & Sons, 2011 ; BROCKINGTON Dan, DUFFY Rosaleen et IGOE Jim, *Nature Unbound: Conservation, Capitalism and the Future of Protected Areas*, Routledge, 2012.

l'initiative de Burnette Haskell, figure erratique du socialisme californien<sup>16</sup>. Sous le nom de *Kaweah colony*, celle-ci s'était établie à proximité des séquoias géants pour développer une activité de scierie autogérée. La communauté avait baptisé le plus grand de ces arbres du nom de Karl Marx. Cet arbre – *The Karl Marx Tree* – aurait pu être l'entremetteur inattendu d'une rencontre entre John Muir et la pensée socialiste. Il n'en fut rien. La colonie fut dispersée, l'arbre renommé *The General Sherman Tree* et le préservationnisme coupé symboliquement et matériellement du mouvement des travailleurs.

## 2. Marx et Muir (1979-1989) : piétinements

Lorsqu'ils écrivent leur texte, un peu plus d'un siècle plus tard, ML&C viennent d'assister à une vive réactualisation de cette coupure dans le champ de la pensée environnementale. Malgré un ancrage commun dans le militantisme des années 1960, leurs communautés intellectuelles respectives, le camp des « progressistes » et celui des « environnementalistes », auraient en effet redessiné le partage hérité du XIX<sup>ème</sup> siècle entre théoriciens du social et penseurs de la nature. Dans le sillage de Muir, Leopold ou encore Carson, les uns luttent en faveur de la reconnaissance des « droits de la nature » ; les autres visent la suppression de la grande pauvreté dans le monde en entretenant un dialogue plus ou moins distendu avec le marxisme. Non seulement ces objectifs orientent leur attention critique vers des enjeux distincts, mais cela semble même les conduire à des réponses politiques qui s'opposent. C'est *Earth first!*<sup>17</sup> contre *Food first!*<sup>18</sup> Comme si la défense de la nature et la lutte sociale étaient engagées dans un jeu à somme nulle. C'est pour déconstruire cette idée et indiquer au contraire les fondations possibles d'un dialogue renouvelé entre les deux mouvements que ML&C écrivent leur texte.

Ils invitent à revenir sur le moment de structuration académique de la philosophie environnementale. La revue *Environmental Ethics*<sup>19</sup> est créée en 1979 à l'initiative du philosophe Eugene Hargrove. Ouverte à la diversité des traditions intellectuelles, elle offre aux chercheurs la possibilité de prendre part aux débats qui animent le développement de la discipline. Or, un bref regard sur la table des matières des premiers numéros permet de constater que les préoccupations de ML&C sont significativement présentes. Aux côtés de contributions centrées sur la valeur de la nature sauvage<sup>20</sup> et sur les fondements philosophiques du préservationnisme<sup>21</sup>, des articles mettent déjà en regard enjeux sociaux et écologiques pour souligner la nécessité de

---

<sup>16</sup> Sur l'histoire de cette colonie, voir notamment O'CONNELL Jay, *Co-operative Dreams: A History of the Kaweah Colony*, Raven River Press, 1999 ; LEWINNEK Elaine, « The Kaweah Co-operative Commonwealth and the Contested Nature of Sequoia National Park », *Southern California Quarterly*, vol. 89, n° 2, 2007, p. 141-167.

<sup>17</sup> *Earth First!* est une organisation écologiste apparue dans le Sud-Ouest des États-Unis, cofondée en 1980 par Dave Foreman, Mike Roselle et Howie Wolke.

<sup>18</sup> *Food First* est une association créée en 1975 par Joseph Collins et Frances Moore Lappé qui lutte pour la justice alimentaire, <https://foodfirst.org/about-us/>

<sup>19</sup> [https://www.pdcnet.org/pdc/bvdb.nsf/journal?openform&journal=pdc\\_enviroethics](https://www.pdcnet.org/pdc/bvdb.nsf/journal?openform&journal=pdc_enviroethics)

<sup>20</sup> GODFREY-SMITH William, « The Value of Wilderness », *Environmental Ethics*, vol. 1, n° 4, 1979, p. 309-319.

<sup>21</sup> HARGROVE Eugene C., « The Historical Foundations of American Environmental Attitudes », *Environmental Ethics*, vol. 1, n° 3, 1979, p. 209-240.

les appréhender ensemble<sup>22</sup>. De façon peut-être plus surprenante au regard de l'histoire communément décrite de la constitution du champ des éthiques environnementales, la figure de Marx traverse également les premières pages de la revue. Qu'il apparaisse comme un étalon pour évaluer la portée révolutionnaire de la pensée écologiste<sup>23</sup> ou comme une ressource possible pour la critique écologique<sup>24</sup>, il est un interlocuteur pour certains de ces premiers philosophes de l'environnement. Comme le soulignent ML&C, les philosophies environnementales et la pensée marxiste convergent sur une ligne critique centrale qui remet en cause le cadre théorique libéral de l'individualisme possessif. Le dépassement de l'atomisme social par une approche relationnelle centrée sur l'interdépendance entre les humains et la nature aurait ainsi pu constituer le socle commun à partir duquel les deux courants se seraient enrichis mutuellement. Mais la tournure que prirent les débats à partir des années 1980 ne permit pas réellement d'explorer cette voie.

En premier lieu, malgré les efforts menés par certains théoriciens pour montrer comment certaines potentialités critiques de la pensée marxiste pouvaient être actualisées dans le cadre de la crise environnementale, la position dominante au sein des éthiques environnementales a consisté à pointer du doigt ce qui apparaissait comme deux verrous interdisant l'actualisation d'un marxisme écologique : l'anthropocentrisme et le productivisme. A ce titre, l'article de Val Routley (Plumwood) publié dans la revue en 1980 est emblématique<sup>25</sup>. Critiquant sévèrement les tentatives visant à faire de Marx un « héros environnemental », elle avance que le monisme ontologique défendu par ce dernier permet bien de dépasser le dualisme de l'humain et de la nature, mais au prix d'une dissolution de l'altérité de la nature. Dans un tel cadre théorique, il lui semble impossible de reconnaître la valeur de la nature et donc d'échapper à l'anthropocentrisme. De surcroît, l'adhésion supposée de Marx au productivisme rendrait sa critique du mode de production capitaliste inapte à dégager l'horizon d'une société écologique. En 1988, pour ces raisons, la politiste australienne Robyn Eckersley entendait clore le débat sur la possible entente entre Marx et Muir, affirmant que leurs « philosophies respectives » étaient irréconciliables et tranchant en faveur du penseur de la *wilderness* : « In Muir, not Marx, lies the seeds of Ecotopia and the promises of cultural and biological diversity<sup>26</sup> ».

En sens inverse, pour le camp « progressiste », la possibilité d'établir un dialogue constructif avec l'environnementalisme qui se développe depuis les années 1960 se heurte à un écueil majeur qui est la place centrale accordée au thème de la surpopulation. Dans le sillage de la publication de la *Bombe P* de Paul Erlich<sup>27</sup>, une large part des environmentalistes met, en effet, en avant la croissance de la population mondiale comme cause principale de la crise environnementale. Pour le courant progressiste, il ne s'agit là que d'une résurgence des thèses malthusiennes. En se

---

<sup>22</sup> HEINEGG Peter, « Ecology and Social Justice: Ethical Dilemmas and Revolutionary Hopes », *Environmental Ethics*, vol. 1, n° 4, 1979, p. 321-327 ; MANNING Russ, « Environmental Ethics and Rawls' Theory of Justice », *Environmental Ethics*, vol. 3, n° 2, 1981, p. 155-165.

<sup>23</sup> TOLMAN Charles, « Karl Marx, Alienation, and the Mastery of Nature », *Environmental Ethics*, vol. 3, n° 1, 1981, p. 63-74.

<sup>24</sup> LEE Donald C., « On the Marxian View of the Relationship between Man and Nature », *Environmental Ethics*, vol. 2, n° 1, 1980, p. 3-16.

<sup>25</sup> ROUTLEY Val, « On Karl Marx as an Environmental Hero », *Environmental Ethics*, vol. 3, n° 3, 1981, p. 237-244.

<sup>26</sup> ECKERSLEY Robyn, « The Road to Ecotopia? Socialism versus Environmentalism », *Trumpeter*, vol. 5, n° 2, 1988, p. 64.

<sup>27</sup> ERLICH Paul R., *The Population Bomb*, Sierra Club/Ballantine Books, 1968.

focalisant sur la question démographique, cet environnementalisme commettrait une erreur grave dans l'identification des causes et des responsabilités engagées dans la crise. Cette analyse éloigne définitivement la possibilité d'une rencontre avec le courant marxiste lorsqu'elle le conduit à défendre des politiques nationalistes et hostiles à l'immigration.

Ce clivage s'est cristallisé dans le débat virulent qui a opposé à la fin des années 1980 la *deep ecology* fondée par le philosophe norvégien Arne Naess<sup>28</sup> au courant de l'écologie sociale porté par Murray Bookchin. Peu fécondes sur le plan théorique, les discussions entre les deux courants se réduisirent trop souvent à des invectives où s'entremêlaient revendications de radicalité politique et dénonciations de dérives fascistes ou antihumanistes. Dans ce contexte, l'organisation d'éducation populaire *The Learning Alliance*, décidée à sortir de l'impasse, organisa en 1989 un débat réunissant les deux camps représentés par Bookchin et Foreman. Tout comme ML&C, les organisateurs de cette rencontre ne pouvaient se satisfaire d'une situation dans laquelle les raisons de coopérer entre les deux mouvements paraissaient évidentes, mais étaient éclipsées par ce qui leur semblait être des désaccords idéologiques de façade. Bookchin et Foreman se prêtèrent volontiers à l'exercice. Leur discussion, qui donna lieu à une publication, enrichie des points de vue respectifs des deux auteurs un an après l'évènement<sup>29</sup>, permit de clarifier les points d'entente et les désaccords. La conclusion de leur échange oral laissait même de nouveau apercevoir la possibilité d'une convergence au sein d'une écologie radicale qui « resterait étroitement solidaire des mouvements de libération des peuples de couleur, des femmes, des enfants, des gays et des lesbiennes, des travailleurs et des peuples colonisés<sup>30</sup> ». Cependant, dans leurs contributions postérieures, Bookchin comme Foreman finirent par réaffirmer leur divergence, comme si l'intention d'associer les courants « progressistes » et « écologistes » sur la base trop abstraite d'une critique commune de la société industrielle tournait à vide théoriquement et pratiquement.

### 3. Marx et Muir (2009 - ...) : ouvertures

Tirant le bilan de ces interactions décevantes, ML&C proposent de déplacer la réflexion sur la rencontre possible entre penseurs du social et environnementalistes sur un autre terrain, plus empirique. Plutôt que de penser un dialogue fictif entre de grandes abstractions, le marxisme et l'environnementalisme, l'écologie sociale et l'écologie profonde, ils suggèrent de repartir de l'étude d'un secteur particulier des activités productives : l'agriculture. Quelles analyses critiques de la transformation des pratiques agricoles émanent des points de vue respectifs de l'environnementalisme et du « progressisme social » ? ML&C ont chacun mené des recherches sur la question agricole. La première a concentré son attention sur les rapports de pouvoir et sur les inégalités d'accès aux ressources qui caractérisent le système alimentaire mondial<sup>31</sup>. Le second a étudié le changement de paradigme intellectuel qui a accompagné la mécanisation de l'agriculture et décrit les développements récents dans les sciences et la philosophie qui

---

<sup>28</sup> NAESS Arne, « The shallow and the deep, long-range ecology movement. A summary », *Inquiry*, vol. 16, n° 1-4, 1 janvier 1973, p. 95-100.

<sup>29</sup> BOOKCHIN Murray et FOREMAN Dave, *Defending the Earth: A Dialogue Between Murray Bookchin and Dave Foreman*, South End Press, 1991.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>31</sup> LAPPÉ Frances Moore, *Diet for a Small Planet*, Ballantine Books, 1971.

annoncent une nouvelle transformation en vue d'un tournant agroécologique<sup>32</sup>. La politiste insiste dans ses recherches sur les réformes institutionnelles favorisant la justice sociale tant du point de vue de la production que de la consommation des produits agricoles. Callicott met en avant les relations des agriculteurs à la terre et au vivant comme éléments décisifs dans les processus de réorientation agricole. Qu'apporte le croisement de leurs regards ? C'est ce que les deux auteurs vont s'efforcer de décrire dans la dernière partie de leur article.

En premier lieu, cette rencontre invite à articuler l'analyse quantitative de la production agricole à une approche relationnelle attentive aux dimensions culturelles et subjectives des pratiques agricoles. Elle conduit aussi à examiner les conditions de possibilités matérielles permettant aux agriculteurs de cultiver des attachements multiples à leur terre. Sur ce point, les auteurs décrivent en quelques lignes les raisons pour lesquelles l'organisation socio-économique de l'agriculture industrielle et capitaliste permet rarement l'établissement de tels liens. La « démonstration » est simple :

L'agroécologie dépend d'un type spécifique de relation de l'agriculteur avec la terre ; elle doit être durable, car ce n'est qu'avec le temps que l'on peut acquérir les informations nécessaires. Et l'agriculteur doit se sentir personnellement concerné par le bien-être de la terre, afin d'exiger non seulement l'effort physique requis, mais aussi la vigilance mentale nécessaire pour observer et enregistrer les changements et interactions subtiles au fil des décennies. Là où la terre et le travail ne sont que de simples marchandises, une telle relation de l'agriculteur à la terre sera une exception rare<sup>33</sup>.

L'opposition entre une approche éthique qui serait trop naïvement idéaliste et une approche plus politique, mais moins incarnée, des structures sociales, économiques et politiques organisant l'agriculture mondiale semble s'effacer. La visée éthique d'un rapport pacifié à la terre ou à la nature ne pourrait représenter un levier de transformation qu'à la condition de lever les verrous structurels qui maintiennent des rapports d'exploitation de la terre et des humains<sup>34</sup>. Ainsi, en suggérant de repartir de la description interdisciplinaire de pratiques concrètes, par exemple les pratiques agricoles, ML&C donnaient dès la fin des années 1980 quelques éléments de méthode permettant d'établir un dialogue constructif entre critiques sociales et écologiques. Ils esquisaient ainsi l'approche qui se formalisera deux décennies plus tard dans le champ de la *field philosophy*<sup>35</sup>. En ajoutant que la question du travail devait se situer au cœur de la réflexion écologique, ils annonçaient par ailleurs certains des développements importants qui occupent la recherche environnementale depuis la fin des années 2000.

En 2009, l'historien Andreas Malm, alors doctorant, introduit en effet le terme de « Capitalocène » dans un séminaire à Lund en Suède<sup>36</sup>. Forgé en réaction à l'introduction de la

---

<sup>32</sup> CALLICOTT J. Baird, « Agroecology in context », *Journal of agricultural ethics*, vol. 1, n° 1, 1 mars 1988, p. 3-9 ; CALLICOTT J. Baird, « The Metaphysical Transition in Farming: From the Newtonian-Mechanical to the Eltonian Ecological », *Journal of Agricultural and Environmental Ethics*, vol. 3, n° 1, 1990, p. 36-49.

<sup>33</sup> LAPPÉ Frances Moore et CALLICOTT J. Baird, « Marx meets Muir: Toward a Synthesis of the Progressive Political and Ecological Visions », *op. cit.*, p. 94.

<sup>34</sup> Les auteurs identifient trois principaux verrous inhérents au mode de production agricole capitaliste : l'incomplétude informationnelle du marché, la marchandisation de la terre et celle du travail.

<sup>35</sup> BRISTER E. et FRODEMAN R. (dir.), *A guide to field philosophy: case studies and practical strategies*, New York London, Routledge, Taylor & Francis Group, 2020.

<sup>36</sup> Donna Haraway; Anthropocene, Capitalocene, Plantationocene, Chthulucene: Making Kin. *Environmental Humanities* 1 May 2015; 6 (1): 159–165..

notion d'Anthropocène, le néologisme permet d'insister sur la spécificité du fonctionnement du système-Terre sous le régime du capitalisme mondialisé. Quelques années plus tard, Jason Moore en fait un concept central de sa théorie de l'écologie-monde qui propose de renouveler les études marxistes en intégrant les développements de l'histoire et de la philosophie environnementales. L'historien porte la critique des rapports d'exploitation et d'appropriation au-delà de la seule perspective humaine pour intégrer également le travail des non-humains. Le capitalisme ne peut plus être pensé, selon lui, indépendamment des relations qu'il établit avec les animaux non-humains et avec l'ensemble des vivants : il doit être appréhendé dans la « toile de la vie<sup>37</sup> ». En ce sens, Moore associe dans son analyse de la production des natures bon-marché (*cheap natures*) la double dimension économique et éthico-politique : constituer une nature bon marché, c'est réduire les coûts du travail pour le capital, mais c'est aussi traiter cette nature de manière indigne, sans la respecter. « Ces processus fonctionnent ensemble, ajoute-t-il, rendant le travail de nombreux humains – mais aussi d'animaux, de sols, de forêts et de toute sorte de natures extra-humaines – invisible ou presque<sup>38</sup>. » L'ambition éthique de penser par-delà l'anthropocentrisme semble entrer pour de bon en résonance avec une pensée politique de l'émancipation, cette fois entendu comme une émancipation de toutes les formes de vie. Cette voie, ouverte symboliquement depuis 2009, semble prometteuse pour l'établissement d'un dialogue véritable entre l'environnementalisme et la critique sociale. Elle est désormais parcourue par de nombreux chercheurs issus de disciplines variées, historiens, géographes, anthropologues, philosophes, sociologues, etc., assemblés dans le champ constitué des « humanités environnementales<sup>39</sup> ».

## Conclusion

Le texte de ML&C nous replonge au cœur des débats théoriques qui ont animé la thématization croissante de la question écologique par les chercheurs, mais aussi plus largement son introduction dans l'espace public. Sa relecture m'a conduit à proposer une périodisation subjective de l'histoire de la pensée environnementale en occident depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle. Celle-ci articule deux périodes de bouleversements environnementaux intenses à l'aide du moment charnière que constitueraient les années 1960-1980. Ces décennies ont été particulièrement riches sur le plan de la conceptualisation de la réflexion écologique. Les grilles conceptuelles forgées durant ce moment d'ébullition théorique pourraient ainsi être mises à profit pour mieux comprendre l'articulation des questions sociale et écologique au sein de sociétés confrontées, respectivement, aux chocs de l'industrialisation et de l'Anthropocène<sup>40</sup>. Plutôt que vers la synthèse qu'appellent de leurs vœux ML&C, cette proposition pointe en direction de terrains d'analyse communs sur lesquels les héritiers plus ou moins proches de Marx et de Muir pourraient

---

<sup>37</sup> MOORE Jason W., *Le capitalisme dans la toile de la vie : écologie et accumulation du capital*, Éditions de l'Asymétrie, 2020.

<sup>38</sup> MOORE Jason W., « The Capitalocene, Part I: on the nature and origins of our ecological crisis », *The Journal of Peasant Studies*, vol. 44, n° 3, 4 mai 2017, p. 7.

<sup>39</sup> Voir par exemple la revue *Environmental Humanities* : <https://read.dukeupress.edu/environmental-humanities>

<sup>40</sup> Sur la notion de choc écologique, voir CHARBONNIER Pierre, « Chapitre 27. L'ambition démocratique à l'âge de l'Anthropocène », *Penser l'Anthropocène*, Paris, Presses de Sciences Po, coll. « Académique », 2018, p. 453-465.

enfin réellement débattre sans écarter les désaccords théoriques et pratiques qui dynamisent le développement des recherches environnementales.